

## CHAPITRE VI.

## LES PATRIARCHES.

## 340. — Division du chapitre.

Avec le récit de la construction de la tour de Babel se termine la première partie de la Genèse. Elle a raconté jusqu'à présent l'histoire générale de l'humanité; à partir de ce moment elle ne s'occupe plus que de la famille d'Abraham. Elle va nous faire connaître d'abord le père du peuple de Dieu, Abraham, puis son fils Isaac, et enfin son petit-fils Jacob, dont la vie est mêlée en partie avec celle de Joseph. D'où

tome, ita linguæ diversitas dispergat. Nam quibus non est idem sermo et lingua, quomodo simul habitare possunt? » *Hom. xxx in Gen.*, n° 4, t. LIII, col. 279. S. Ephrem explique les faits de la manière suivante : « Propria lingua infusa singulis antiquam omnibus communem e memoria discussisse videtur [Deus], nisi enim linguam, quam hactenus usurparant, oblitii fuissent, nec opus quod susceperant, intermississent; sola quippe oblivio primævi sermonis, qui apud unam duntaxat familiam remansit, consilium ædificandæ urbis dissolvit; linguarum namque novitas omnem inter eos communicationem et necessitudinem diremit, sublata mutui congressus et colloquii consuetudine. Ea linguarum scissura animos pariter in studia contraria discidit, et paulo post bellum etiam civile et intestinum accendit inter eos, qui externi belli metu munitissimam arcem moliebantur. Dum ergo alius alium impellit facessitque, omnes varia exilia et diversas terras quærere coacti sunt, quod ferme malum a principio vel maxime expaverant et præcavere studuerant. (S. Ephrem fait ici illusion au texte original, *Gen.*, xi, 4, qui porte non pas, comme la Vulgate : « Faciamus civitatem et turrim, ... *antequam* dividamur in universas terras, » mais « *ne forte* dispergamur super faciem terræ. » Le mot *pen*, que la Vulgate traduit par *antequam*, n'a jamais ce sens, mais signifie toujours *de peur que*, comme l'a rendu la version syriaque suivie par S. Ephrem.) Præcipuus tamen mutandæ sedis illis auctor et impulsor Nemrod extitit, qui etiam Babelem tandem invasit atque in ea primus regnavit, neque enim communem omnium patriam solus obtinisset, nisi cæteros inde deturbasset. » — *In Genesim*, c. x, *Opera Syriaca*, t. I, p. 59.

trois articles : 1° Abraham; 2° Isaac; 3° Jacob et Joseph, auxquels nous en ajouterons un quatrième sur la religion patriarcale, dans lequel nous dirons quelques mots du culte rendu au vrai Dieu avant la révélation mosaïque.

## ARTICLE I.

## Abraham.

Division de son histoire. — Départ d'Ur. — Séjour à Haran. — Premières promesses qui lui sont faites. — La bénédiction messianique. — Arrivée en Palestine. — La Palestine prédestinée à être la Terre Sainte. — Voyage d'Abraham en Égypte. — Loth se sépare de lui. — Victoire sur Chodorlahomor. — Naissance d'Ismaël. — Nouveaux développements de la promesse divine. — La circoncision. — Naissance et sacrifice d'Isaac. — Mort d'Abraham et accomplissement des promesses qui lui avaient été faites.

## 341. — Division de l'histoire d'Abraham.

L'histoire d'Abraham se divise en quatre parties, distinguées entre elles par les révélations progressives que lui fait le Seigneur : 1° Vocation d'Abram depuis son départ d'Ur jusqu'à la délivrance de Loth des mains de Chodorlahomor; 2° depuis sa victoire sur Chodorlahomor, jusqu'à la naissance d'Ismaël; 3° depuis la naissance d'Ismaël jusqu'à son expulsion; 4° depuis l'expulsion d'Ismaël jusqu'à la mort d'Abraham (1).

## § I. — VOCATION D'ABRAHAM.

342. — Abram quitte sa patrie. — Séjour à Haran. — Difficulté chronologique sur la date de son départ de cette ville.

La notion du vrai Dieu s'obscurcissait parmi les hommes et la vraie religion était sur le point de disparaître de la face de la terre, lorsque le Seigneur, pour conserver le dépôt de la révélation, choisit Abram, appelé plus tard Abraham, et lui ordonna, *Act.*, vii, 2-4, de quitter sa patrie, Ur des Chaldéens, aujourd'hui Mughéir, et de se rendre d'abord à Haran avec son père Tharé, sa femme Sarai, et son neveu Loth. Tharé mourut à Haran. Les Actes nous racontent

(1) On peut voir sur Abraham S. Ambroise, *De Abraham patriarcha*, t. XIV, col. 449-500; *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 331-456.

expressément, VII, 4, qu'Abram ne quitta cette ville qu'après la mort de son père. Il résulte de là une difficulté chronologique. D'après Gen., XI, 26, Tharé était âgé de soixante-dix ans à la naissance de son fils Abram, et selon Gen., XI, 32, il mourut à l'âge de deux cent cinq ans. Or, nous lisons, Gen., XII, 4, qu'Abram avait soixante-quinze ans, quand il partit de Haran. Tharé n'aurait donc eu alors que cent quarante-cinq ans, et, pour atteindre l'âge de deux cent cinq ans, il aurait dû vivre encore soixante ans après son départ, contrairement à ce que dit S. Étienne dans les Actes, VII, 4. Pour résoudre cette difficulté, on a supposé que le chiffre deux cent cinq, dans Gen., XI, 32, est une faute de copiste, ou mieux encore, que le passage de Gen., XI, 26, où il est dit : « Tharé vécut soixante-dix ans, et il engendra Abram, Nachor et Aran, » doit s'entendre, non pas dans le sens que le patriarche avait soixante-dix ans lors de la naissance d'Abram, mais lors de la naissance d'Aran. Celui-ci aurait été l'aîné et ses deux frères seraient venus au monde beaucoup plus tard. Il est vrai que rien ne prouve qu'Aran fut l'aîné : Gen., XI, 26, semble indiquer le contraire, mais on peut admettre que, dans ce verset, Abram est nommé le premier comme père des Hébreux, et ce qui paraît confirmer qu'Aran était le plus âgé de tous, c'est que sa fille Melcha épousa son frère Nachor, Gen., XI, 29. Bien mieux, d'après Josèphe, S. Jérôme, Abulfeda (1), Jescha, la sœur de Melcha ne serait autre que Saraï, la femme d'Abraham ; elle aurait été ainsi, par conséquent, la sœur de Loth, fils d'Aran, ce qui nous expliquerait mieux comment Loth, appelé frère d'Abram, Gen., XIV, 14, 16, suit ce dernier en Chanaan. Or, on comprend que les frères puînés épousent les filles de leur aîné ; mais on s'expliquerait plus difficilement que les deux aînés épousent les filles de leur plus jeune frère. Une autre raison de penser qu'Abram était le plus jeune des enfants de Tharé, c'est que Rébecca, qui épousa Isaac, le fils d'Abraham, était petite-fille de Nachor, le second fils de Tharé.

(1) Josèphe, *Ant. jud.*, I, VI, 6 ; S. Jérôme, *Quæst. Heb. ad. Gen.*, XI, 29, t. XXIII, col. 936 ; Abulfeda, *Hist. anteisl.*, éd. Fleischer, p. 20.

343. — Premières promesses faites par Dieu à Abram ; la bénédiction messianique.

Dieu, en ordonnant à Abram de quitter la ville d'Haran, quand il eut perdu son père, Tharé, pour aller dans une terre étrangère, le bénit et lui dit :

Faciam te in gentem magnam  
Et benedicam tibi,  
Et magnificabo nomen tuum,  
Erisque benedictus. (Gen., XII, 2.)

Il y a quatre promesses distinctes et une gradation ascendante dans la prophétie que renferme ce verset : 1° celle d'une nombreuse postérité : *Je ferai de toi un grand peuple* ; 2° celle d'une bénédiction particulière, c'est-à-dire de la prospérité matérielle et spirituelle ; 3° celle de l'exaltation du nom d'Abram, c'est-à-dire, d'une grande gloire, et, 4° celle qu'Abram deviendra lui-même une source de bénédiction pour les autres : non seulement, il sera béni, mais il communiquera aux hommes la bénédiction qu'il aura reçue. La Vulgate traduit : *erisque benedictus* ; le texte original est plus fort encore, il porte : *tu seras bénédiction*.

Comme la quatrième promesse est la plus importante de toutes, le verset 3 la développe et l'explique :

Benedicam benedictibus tibi  
Et maledicam maledicentibus tibi,  
Atque IN TE BENEDICENTUR universæ cognationes terræ.  
(Gen., XII, 3.)

Cette bénédiction que reçoit Abram et qu'il transmettra à tous les peuples de la terre, est la répétition, la continuation et le développement de la bénédiction accordée à l'ancêtre d'Abram, Sem, Gen., IX, 26-27. Abram est l'héritier de Sem, Jéhovah est son Dieu. Japhet habitera dans ses tentes, puisque, en Abram, seront bénies toutes les races de la terre. Le motif et le but de sa vocation et de l'histoire nouvelle qui commence avec ce patriarche, celle du peuple de Dieu, est clairement déterminé : de lui, sortira la bénédiction de tout le genre humain. La personnalité du Messie ne se dé-

tache pas encore d'une manière saillante dans les paroles divines; mais elle commence à se dessiner : la mission du peuple choisi, qui sera réalisée complètement par le Messie, est exactement marquée. C'est par le rejeton d'Abram que sera prise la revanche annoncée à Adam et que sera donnée la bénédiction de Sem, n° 328; ces fruits de salut se produiront dans la terre où Dieu va conduire son serviteur, c'est-à-dire dans la Terre Sainte; c'est là que Jésus-Christ prêchera la foi nouvelle, et c'est en embrassant cette foi nouvelle que nous devenons tous les enfants d'Abram, comme nous l'enseigne le Nouveau Testament : « *Vos estis filii prophetarum et testamenti quod disposuit Deus ad patres nostros, dicens ad Abraham : Et in semine tuo benedicentur omnes familiae terræ,* » dit S. Pierre à la suite de la guérison du boiteux, Act., III, 25. S. Paul écrit à son tour aux Galates, III, 7-9 : « *Cognoscite ergo quia qui ex fide sunt, ii sunt filii Abraham. Providens autem Scriptura, quia ex fide justificat gentes Deus, prænuntiavit Abraham : Quia benedicentur in te omnes gentes. Igitur qui ex fide sunt, benedicentur cum fidei Abraham.* » C'est par le Messie, par Jésus-Christ, que nous sommes bénis en Abraham et que nous devenons ses fils selon l'esprit : « *Cum ad Christum transeunt [gentes],* dit S. Augustin, et incipiunt esse ex fide filii Abraham, tunc erunt Judæi, circumcissione cordis, spiritu non littera, ... quod utique non fit per carnem sed per fidem, neque per legem sed gratiam » (1).

## 344. — Arrivée d'Abram en Palestine.

En faisant à Abram les promesses de bénédiction, Dieu lui ordonna de se rendre dans la terre qu'il lui montrerait. Cette terre fut la terre de Chanaan. Le saint patriarche y pénétra sans doute, comme le fit plus tard Jacob, à son retour de Haran, par la vallée du Jaboc; quand ses yeux aperçurent au sortir du désert la plaine du Jourdain, fécondée par des sources d'eaux vives, elle lui apparut comme le jardin du Sei-

(1) S. Aug., *Epist.* cxcvi, n° 2, l. xxxiii, col. 895.

geur, comme la fertile terre d'Égypte au nomade Bédouin (1), et il bénit Jéhovah de l'avoir conduit en ces lieux.

Il se rendit directement près de Sichem, dans la riche plaine de Moré, que la Vulgate appelle la Vallée Illustre, entre le mont Hébal et le mont Garizim, au cœur même de la Palestine. C'est là que le Seigneur lui révéla pour la première fois que cette contrée bénie serait un jour la possession de sa postérité : *Semini tuo dabo terram hanc*, Gen., XII, 7; c'est là aussi qu'Abram éleva le premier autel en l'honneur du vrai Dieu. Mais il ne fit que passer, peut-être parce que l'invasion mésopotamienne, racontée Gen., XIV, 5-7, lui attira un mauvais accueil de la part des habitants.

Le premier campement où le patriarche fixa sa tente, sur la terre qui devait devenir l'héritage de ses enfants, ce fut Béthel. Béthel est sur la grande route (2), qui conduit du nord-est au sud-ouest de la Palestine. Abram s'arrêta sur la montagne située au levant, ayant cette ville au couchant et Hai à l'est (3); de là, il put jouir du spectacle de la Terre Promise presque entière. Ce qui dut frapper l'ami de Dieu, venant des plaines de la Chaldée, ce fut moins la beauté du paysage que la fertilité du sol; quoique la Terre Sainte soit pittoresque, elle manque un peu de caractère; la variété des lignes, l'harmonie des contours, le fondu des couleurs lui font généralement défaut. C'est un chaos de collines sans forme saisissante, la plupart d'une teinte grisâtre, offrant souvent au spectateur le calcaire nu. Mais de la hauteur qui domine Béthel à l'est, Abram contempla la vallée du Jourdain et les riches collines qu'il venait de traverser (4); alors son

(1) Gen., XIII, 10.

(2) Jud., XX, 31; XXI, 19.

(3) Gen., XII, 8. Cf. Jos., XVI, 1; I Reg., XIII, 2; IV Reg., XXIII, 15-16.

(4) « Immédiatement à l'est des basses collines grisâtres sur lesquelles était assise Luz, la ville chananéenne, devenue plus tard Béthel la juive, se dresse, au-dessus de tous les sommets marqués aujourd'hui par les vestiges de quelques anciens édifices, une éminence remarquable. Sa plus haute cime repose, pour ainsi dire, sur les rochers en pente qui s'étendent au-dessous, et dont elle se distingue par un bosquet d'oliviers qui s'étale en haut, sur sa large surface. Cette hauteur offre une base naturelle pour l'autel patriarcal et un ombrage propice pour la

cœur déborda de reconnaissance à la pensée de la bonté de Dieu qui venait de lui promettre de donner ce pays à sa postérité, et il éleva, en actions de grâces, un nouvel autel au Seigneur. Béthel fut toujours, depuis, un lieu sacré pour les enfants d'Israël.

345. — Raison providentielle du choix de la Palestine comme la terre du peuple de Dieu et la patrie future du Messie.

Dieu, ordonnant à Abram de quitter la Chaldée et d'aller s'établir dans le pays de Chanaan, voulait fixer la postérité du saint patriarche dans le lieu qui était le plus propre à l'accomplissement de la mission à laquelle il la prédestinait, et préparer au Rédempteur du monde un berceau d'où il pût amener aisément tous les peuples à la vraie foi. — 1° La vocation d'Abram était de conserver intact dans sa famille, au milieu de l'égarément universel, le dépôt de la révélation; il fallait donc que ses descendants fussent isolés du reste des hommes qui avaient corrompu leurs voies et vécu séparés de tous les idolâtres. — 2° La venue du Messie avait pour

tente. C'est là qu'il faut se représenter Abraham et Loth, contemplant toute l'étendue du pays, « à main droite et à main gauche, » et jouissant d'un point de vue tel qu'on n'en peut rencontrer d'autre dans tout le voisinage. A l'est, au premier plan, la chaîne dentelée des collines de Jéricho; dans le lointain, la sombre muraille de Moab; entre deux, la large vallée du Jourdain, dont le cours est marqué par la forêt de verdure qui cache ses eaux rapides; du pied de l'éminence, se rendant dans cette vallée, un long et profond ravin qui, alors comme aujourd'hui, formait la voie principale de communication pour s'approcher des collines centrales de la Palestine; ce ravin, enrichi par la vigne, l'olivier et le figuier, traçait ses plis sinueux à travers d'anciens réservoirs et des tombeaux, reste d'une civilisation maintenant éteinte, mais qui, au temps des patriarches, n'avait pas encore commencé. Au sud et à l'ouest, le regard domine les sombres collines de la Judée, variées par les hauteurs que couronnèrent depuis les villes de Benjamin et où devait s'élever un jour Jérusalem; au loin, la chaîne méridionale sur une pente de laquelle est bâtie Hébron. Vers le nord, on voit les collines qui séparent la Judée des riches plaines de Samarie. Tel est le point de vue qui fut pour Abraham ce que fut plus tard le mont Phasgah pour son illustre descendant [Moïse]... Ces collines devaient devenir le site de villes dont les noms seraient tenus en honneur..., peuplées par une nation puissante, pendant de nombreuses générations. » A. Stanley, *Sinai and Palestine*, 1856, p. 215-217.

but de ramener tous les peuples au vrai Dieu, il était donc nécessaire qu'il parût en une contrée d'où il fût facile à ses Apôtres, chargés d'être les instruments de la conversion des hommes, de se répandre dans tout le monde. — 3° La parole révélée, renfermée dans la Bible, devait être écrite en un langage à la portée de tous, puisqu'elle était destinée à devenir un jour le patrimoine de l'humanité, mais elle ne pouvait avoir ce caractère universel que si les écrivains sacrés vivaient dans une sorte de région moyenne, où chaque peuple de la terre pût retrouver quelques-unes de ses habitudes de parler et de penser. — La réunion de cette triple condition d'isolement, de facilité de communications et d'harmonie avec le monde entier, peut paraître impossible; mais la Providence semble avoir créé la Palestine pour la réaliser.

1° La Terre Sainte est comme un pays fermé, comme une île au milieu d'un océan inabordable, ou plutôt comme une oasis au milieu d'un désert inaccessible, à l'abri de tout contact étranger, ou du moins, mieux garantie que nulle autre contrée des mélanges impurs qui auraient pu altérer le dépôt sacré de la tradition. Au nord se dressent les montagnes infranchissables du Liban et de l'Anti-Liban; à l'est s'étend le désert d'Arabie, où ont toujours campé des Bédouins nomades; au sud le désert encore; à l'ouest la grande mer, comme l'appelaient les Hébreux, la Méditerranée.

Le cœur même de la Palestine, située à l'ouest du Jourdain, est presque impraticable. Le fleuve, en arrivant dans la Mer Morte, s'abaisse à des profondeurs inouïes partout ailleurs, à 393 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, n° 437; du côté de cette dernière, le Carmel forme un promontoire et une forteresse avancée, imprenable. Dès qu'on a franchi les plaines de Saron et de la Séphélah au sud-est, ce ne sont plus que montagnes et highlands, un vaste assemblage de murs, de rochers, de ravins profondément déchirés, de cavernes et de cols. Isaïe dépeignait exactement sa patrie en la représentant comme une vigne bien fermée, Is., v, 2. Elle ne pouvait guère avoir de rapports commodes et importants avec l'extérieur que par la mer; mais Dieu, pour enlever à

Israël la tentation du commerce maritime, laissa toujours la côte au pouvoir des Philistins, des Chananéens et des Phéniciens, avec qui les enfants de Jacob furent presque toujours en hostilité, de manière à n'avoir avec eux que peu de relations intimes. La fertilité extraordinaire de la Palestine permettait d'ailleurs à ses habitants de se suffire à eux-mêmes et de vivre dans l'isolement que réclamait leur mission.

2° Cependant cet isolement devait cesser un jour, et il fallait qu'alors la parole de la vérité pût *exire in omnem terram, in fines orbis terræ*. Ps. XVIII, 5. Que l'on jette les yeux sur une carte du monde connu des anciens, et l'on verra au premier coup d'œil que la Terre Sainte, isolée, jusqu'à la captivité, du reste de la terre, pouvait en devenir le cœur, parce qu'elle en était géographiquement le centre : « *Hæc dicit Dominus Deus : Ista est Jerusalem, in medio Gentium posui eam et in circuitu ejus terras* » (1). Rien n'est plus vrai. Placée, pour ainsi dire, au point d'intersection des trois parties du monde antique, c'est-à-dire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, la Palestine peut être considérée comme appartenant à chacune d'elles : elle touche par le nord à l'Asie-Mineure; par le sud à l'Égypte; les caravanes la mettaient, à l'est, en rapport avec la Mésopotamie qui avait elle-même des relations avec l'Inde; à l'ouest, la Méditerranée l'unissait à l'Afrique et à l'Europe.

Cette position de la terre de Chanaan, au milieu du monde ancien, en faisait un grand centre politique et commercial. Toutes les grandes nations conquérantes de l'antiquité ont tour à tour foulé son sol, les Égyptiens des pharaons, les Assyriens de Sennachérib, les Chaldéens de Nabuchodonosor, les Grecs d'Alexandre, les Romains de Pompée. Toutes les grandes voies de communication des peuples anciens, par terre et par mer, touchaient la Palestine. Il est souvent question, dans les Livres Saints, des caravanes qui faisaient le commerce entre l'Asie et l'Afrique et traversaient nécessairement la Palestine. Une grande voie commerciale conduisait

(1) Ez, v, 5. Cf. Ez., XXXVIII, 12, dans la Vulgate.

de l'Égypte à Gaza, une autre de Damas à la côte de Phénicie, par la plaine de Jezraël. Les Romains, devenus maîtres de ces contrées, y construisirent des routes comme dans le reste de leur empire. Le commerce maritime entre l'Asie d'une part et l'Afrique de l'autre était concentré dans les grandes villes commerçantes de la Phénicie d'abord, à Alexandrie et à Antioche ensuite. La Palestine était ainsi comme un centre, d'où les Apôtres pouvaient se porter rapidement à tous les points de la circonférence. Au moment où Jésus-Christ allait naître, Hérode fit bâtir sur la côte de la Méditerranée, en y creusant un port, la ville principale de son royaume, Césarée, et ouvrit ainsi à « la bonne nouvelle » le grand chemin de communication de l'ancien monde (1). Jusque-là, le peuple de Dieu, isolé, se glorifiait de ce qu'aucun navire n'arrivait jusqu'à lui (2); il ne possédait aucune grande ville maritime. Jérusalem, Sichem, Samarie, Hébron, étaient dans l'intérieur des terres. Salomon lui-même

(1) « Au centre de l'empire [romain], entre toutes ces régions et tous ces peuples, dit M. de Champagny, le grand lien matériel était la Méditerranée : admirable instrument des vues de la Providence, pour la civilisation et pour l'unité, bassin unique au monde, construit tout exprès, sans doute, pour être témoin de l'accomplissement des plus grandes destinées du genre humain. Par cette mer sans flux ni reflux, par ce grand lac, les climats les plus divers, les races les plus éloignées, les produits les plus variés de la terre se rapprochent et se touchent; le noir fils de Cham, le Grec ou le Celte, enfants de Japhet, l'Arabe ou l'Hébreu, descendant de Sem; en un mot, les trois parties du monde antique sont, grâce à elle, à quelques journées l'une de l'autre... A ces bords si admirablement dessinés de la main de Dieu et découpés en tant de formes diverses pour mêler plus intimement la terre que l'homme habite à la mer qu'il parcourt, jamais ni les grands hommes ni les grandes cités n'ont manqué. L'unité romaine s'est façonnée autour de cette mer; l'unité chrétienne l'a embrassée tout entière, tant que l'unité chrétienne n'a pas été tronquée par le schisme. Le sacrifice de la croix s'est accompli près de son rivage... La croix de S. Pierre est debout près de cette mer et domine le monde. Or, cette admirable mer n'était que la grande artère de l'empire romain, le chemin de ronde des légions. La flotte de Fréjus et celle de Misène la parcouraient incessamment, portant à l'Espagne et à la Syrie les ordres ou les envoyés de César [et aussi les messagers de l'Évangile]. » *Les Césars*, t. III, 1868, p. 3-6.

(2) Is., XXXIII, 21.

n'avait pas conçu l'idée de créer sur le bord de la mer un foyer de vie nationale; Aziongaber était son entrepôt, Jaffa n'avait reçu que les radeaux qui amenaient les bois du Liban (1). Il fallait un port pour mettre les Apôtres en relation avec l'Occident; Hérode le construisit, et c'est là que S. Pierre convertit le premier gentil; c'est de là aussi que partit S. Paul pour plusieurs de ses voyages. La Judée, autrefois isolée, s'était alors dilatée, pour ainsi dire, sur toute la face de la terre; elle avait partout de véritables colonies, et sur toutes les voies de l'empire romain on rencontrait des enfants d'Abraham allant dans la patrie de leurs ancêtres ou revenant de Jérusalem. La Terre Sainte, cette terre providentielle, après avoir conservé intact pendant des siècles le germe précieux de la foi, était donc située de manière à le semer, au moment venu, aux quatre coins du ciel, comme le firent, en effet, les disciples du Sauveur. Son rôle était alors fini, et le centre de la religion devait être déplacé et transporté à Rome, la tête et le cœur du monde chrétien (2).

3° Un troisième caractère de la Palestine, qu'il ne faut pas omettre de remarquer, c'est que, outre son isolement et sa position centrale, cette contrée était de tous les pays de l'Orient le moins oriental, celui dont la physionomie et l'aspect le rapprochent davantage de l'Europe et de notre manière de parler et de nous exprimer. Nous avons peine à comprendre les livres des autres peuples de l'Orient, parce qu'ils se meuvent dans un cercle de pensées et d'images qui nous est complètement étranger. Les écrivains hébreux sont des orientaux, sans doute, mais la plupart des comparaisons qui remplissent leurs écrits et qu'ils empruntaient à leur ciel ou à leur sol, nous sont assez familières; il nous est donc possible de les comprendre: la langue de l'habitant de la Palestine est une langue universelle, et

(1) III Reg., ix, 27; v, 9.

(2) Cf. Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, Conf. LXX, Œuvres, éd. de 1872, t. vi, p. 147-149. Voir aussi pourquoi le centre du Christianisme fut transporté à Rome, id., *Lettre sur le Saint-Siège*, *ibid.*, t. ix, p. 15-18.

pour ainsi dire catholique, intelligible pour la terre entière, pour l'homme du Levant qui y reconnaît ses mœurs et ses habitudes, et aussi pour l'homme de l'Occident qu'elle n'introduit pas dans un monde trop différent du sien (1). Si nous avons tant de peine à saisir le sens des productions littéraires de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Inde ou de la Chine, c'est sans doute parce qu'elles sont remplies d'idées et d'allusions religieuses ou philosophiques à des croyances et à des usages que nous ignorons, mais c'est aussi parce que ces pays ont un caractère particulier qui se reflète dans leurs livres et dont la signification nous échappe, parce que l'original nous est inconnu. Nous sommes, en quelque manière, en face d'un paysage ou d'un portrait qu'il nous est impossible de juger, parce que l'œuvre du peintre n'est intelligible que pour ceux qui ont vu son modèle. Quant à la Palestine, mieux on la connaît, mieux on comprend, il est vrai, les Livres Saints; mais l'homme illettré lui-même n'est pas arrêté, dans la lecture de la Bible, par les difficultés qui hérissent les autres œuvres de l'Orient. On dirait presque un écrit composé parmi nous, tant il est à la portée de tous, parce que Dieu avait fait la Terre Sainte pour être la patrie intellectuelle de tous (2).

(1) « Les livres de l'Ancien Testament, ... réfléchissent fidèlement la nature du pays où vivaient les Hébreux. Ils représentent ces alternatives de déserts, de plaines fertiles et de sombres forêts qu'offre le sol de la Palestine. On y trouve indiqués tous les changements de température dans l'ordre où ils s'accomplissent, les mœurs des peuples pasteurs et leur éloignement héréditaire pour l'agriculture. Les récits épiques et héroïques y sont d'une simplicité extrême et peut-être plus dénués encore de parure que chez Hérodote. Grâce à l'uniformité qui s'est conservée dans les mœurs et dans les habitudes de la vie nomade, les voyageurs modernes ont pu confirmer la vérité de ces tableaux. La poésie lyrique est plus ornée et déploie la vie de la nature dans toute sa plénitude. » A. de Humboldt, *Cosmos*, trad. Faye et Galuski, 1864, t. II, p. 50-51.

(2) La Palestine manque, en général, de caractère et d'originalité, comme nous l'avons remarqué, n° 344, et c'est là ce qui fait que ceux qui l'ont habitée ont été, en quelque sorte, non pas les hommes d'un pays particulier, mais de l'univers entier. Il en résulte que ce qui frappe le pèlerin qui parcourt ce sol sacré, ce n'est pas ordinairement le paysage, mais les souvenirs. Le touriste est déçu, le chrétien est

346. — Voyage d'Abram en Égypte. Gen., XII, 10-20.

Abram demeura à Béthel jusqu'à ce qu'une famine, survenue dans la terre de Chanaan, le forçât de se rendre en Égypte. L'impression que produisit sur lui le spectacle de la civilisation égyptienne dut être celle que produisent encore aujourd'hui sur l'Arabe nomade les civilisations semblables : une sorte d'étonnement, qui n'est pas sans un mélange de crainte, à la vue de cette puissante organisation politique, contre laquelle l'individu, quelque fort et quelque brave qu'il soit, est incapable de lutter. Redoutant les périls que pouvait lui faire courir la beauté de Saraï, il cacha qu'elle était sa femme et l'appela sa sœur. Ce langage était vrai dans les termes, car sœur signifie parente en général, dans les idiomes orientaux, et elle était en effet sa proche parente, Gen., XX, 12. C'est donc à tort que les ennemis de la religion en ont pris prétexte pour calomnier le caractère du saint patriarche. Il se justifie facilement, au moins par la bonne foi (1). Ce

charmé. « Si le premier sentiment est celui du désappointement, dit M. Stanley, le second doit être celui de la reconnaissance. Il y a peu de choses sur ses collines et dans ses vallées, auxquelles l'imagination puisse s'attacher. Tandis que les grands centres de la religion grecque ou romaine, Delphes et Lébadée, les bords du lac d'Albe et d'Aricie, saisissent et impressionnent vivement le voyageur le plus indifférent, Silo et Béthel, si longtemps le sanctuaire et le lieu où Dieu rendait ses oracles, échappent presque à l'attention, même du plus zélé archéologue, au milieu de ce chaos de collines qui les entourent et que rien ne distingue les unes des autres. Quand on voit pour la première fois le mont des Oliviers, ce qui frappe surtout, c'est qu'il n'a point de cachet. Mais c'est tout cela même qui fait de la Terre Sainte le digne berceau d'une religion qui ne s'est pas exprimée par les voix des forêts mugissantes ou les orifices de cavernes mystérieuses, mais par l'âme et par le cœur de l'homme; qui n'était pas destinée à avoir une patrie sur la terre, au lieu de sa naissance moins qu'ailleurs encore; qui a atteint son plein développement seulement à mesure qu'elle s'est éloignée de son berceau, dans la vie et sur le sol de peuples aussi distants de la Palestine par les pensées et les sentiments que par le climat et la latitude; qui, seule entre toutes les religions, se glorifie d'être fondée, non sur l'imagination et le sentiment, mais sur les faits et la vérité. » *Sinai and Palestine*, 1868, p. 155-156.

(1) Cf. S. Aug., *Contra Faustum*, l. XXII, c. XXXIII-XXXVII, t. XLII, col. 421-424. Sur le trait semblable d'Isaac, cf. *ibid.*, c. XLVI, col. 427-428.

trait, comme le trait semblable raconté plus tard, à l'occasion d'Abimélech, roi de Gérare, qui n'hésite pas à se plaindre à Abraham de ce qu'il ne lui a pas révélé toute la vérité, Gen., XX, 9, porte d'ailleurs l'empreinte non méconnaissable de la réalité et du caractère sémitique; il nous fournit ainsi une réponse péremptoire contre ceux qui ne voudraient voir que des mythes dans l'histoire des patriarches. Le mythe n'aurait pas inventé de tels épisodes.

347. — Séparation d'Abram et de Loth, son neveu. Gen., XIII.

La durée du séjour d'Abram en Égypte ne nous est pas connue. Ce qui est certain, c'est qu'il reçut de grands présents du pharaon, et que ses richesses et sa puissance s'accrurent dès lors considérablement. A son retour en Palestine, l'accroissement de ses biens amena une séparation entre lui et son neveu Loth : leurs troupeaux étaient trop nombreux pour paître ensemble. Mais il y eut sans doute aussi une autre cause du départ de Loth ; il était probablement fatigué de la vie nomade, puisqu'il alla se fixer dans la ville de Sodome (1). Abram, au contraire, continua à vivre sous la tente, en attendant l'heure où le Seigneur établirait sa race sur le sol promis : « Fide demoratus est in terram repromissionis, tanquam in aliena, in casulis habitando. » Heb., XI, 9. Il avait probablement considéré jusqu'alors son neveu comme son futur héritier. Par cette séparation, dans laquelle le caractère noble et généreux du patriarche se manifesta sous un si beau jour, la Providence préparait l'avenir de la race élue, qui devait sortir, non de Loth, mais d'Isaac.

(1) Sur Loth et ses filles, voir S. Aug., *Contra Faustum*, l. XXII, c. XLI-XLVI, t. XLII, col. 423-427. Il écrit, c. XLV, col. 427, ces paroles remarquables : « Nos Scripturas Sanctas, non hominum peccata defendimus. Non sic autem de hujus facti purgatione satagimus, quasi hoc Deus noster aut fieri jussisset, aut factum approbaverit; aut ita justi homines in illis Libris appellentur, ut si voluerint peccare, non possint. Cum ergo in Litteris quas isti reprehendunt, Deus huic facto nullum justitiæ testimonium perhibuerit, qua dementia temeritatis hinc illas Litteras accusare contendunt, cum aliis locis apertissime inveniuntur divinis præceptis ista prohiberi? »

348. — Abram à Mambré. — Sa victoire sur Chodorlahomor. Gen., XIV.

Depuis lors, Abram habita au sud de la terre de Chanaan, à Mambré, dans les environs d'Hébron, la future capitale de Juda dans les premières années du règne de David. Il était là sur la route de l'Égypte, en communication directe avec les pâturages de Bersabée. Cette position, si différente de celle de Béthel et d'Haï, défendues par les montagnes, montre combien la bénédiction divine avait accru la fortune et la puissance d'Abram, qui n'avait plus besoin maintenant de s'appuyer en quelque sorte sur des forteresses naturelles pour se faire respecter des habitants. Sa victoire sur Chodorlahomor et ses alliés nous fournit une nouvelle preuve de son influence : il apparaît à la tête de la confédération formée contre les envahisseurs mésopotamiens. C'est ainsi que le Seigneur réalisait les promesses qu'il lui avait faites. A la suite de cette victoire, sa générosité se manifeste dans la magnanimité avec laquelle il refuse sa part de butin. Il méritait bien la bénédiction que lui donna Melchisédech, prêtre du Très-Haut, à qui il paya la dîme : c'est la première fois que cette redevance est mentionnée dans la Sainte Écriture.

349. — Melchisédech. Gen., XIV, 18-20.

Melchisédech, « roi de justice, » Hebr., VII, 2, ne nous apparaît qu'en passant dans l'histoire des patriarches, mais son rôle n'en a pas moins une grande importance. Par son double caractère de roi et de pontife, il représente le Messie ; le pain et le vin qu'il offre au Très-Haut sont la figure du sacrifice eucharistique ; il a mérité de donner son nom au sacerdoce de la loi nouvelle, *secundum ordinem Melchisedech*. Ps. CIX, 4 ; Heb., VI, 20 (1). Le texte sacré ne nous fait connaître ni sa famille ni sa vie : *sine patre, sine matre, sine genealogia*, dit S. Paul, Heb., VII, 3, *neque initium dierum neque finem vitæ habens*. On a voulu conclure de là

(1) Voir M. Baczcz, t. IV, n° 827, p. 439, et S. Cyprien, *Ep. LXIII ad Cæcilium*, IV, t. IV, col. 375-377, ou leçons du II<sup>e</sup> nocturne de la III<sup>e</sup> fête dans l'octave du Saint-Sacrement.

que c'était un ange, ou bien le Messie, le Fils de Dieu ou le Saint Esprit. Ces hypothèses sont sans fondement : elles contredisent le langage des Livres Saints, et leurs auteurs ont été regardés par les Pères comme hérétiques. D'autres suppositions qui voient en Melchisédech, Sem ou Cham, fils de Noé, Hénoch, Job, etc., ne sont pas mieux prouvées. Tout ce que l'on peut affirmer avec certitude, c'est que, réunissant en sa personne la dignité royale et sacerdotale, il adorait le vrai Dieu et était justement vénéré à cause de ses vertus. On croit communément, à la suite de Josèphe, *Ant. Jud.*, I, x, 2, et des Targums, que la ville de Salem, dont il était roi, est la même que Jérusalem ; le Psaume LXXVI, 3, en appelant, dans le texte hébreu, la capitale de la Judée, Salem, confirme indirectement cette opinion, quoiqu'elle ait des contradicteurs (1).

§ II. — DEPUIS LA VICTOIRE SUR CHODORLAHOMOR JUSQU'À LA NAISSANCE D'ISMAEL.

350. — Promesses d'un fils à Abram. Gen., XV-XVI.

La seconde période de la vie d'Abram est marquée par le développement de la promesse temporelle. La bénédiction qui lui avait été donnée au moment où il reçut l'ordre de quitter Haran, n° 343, résumait tout le plan divin de la vocation du saint patriarche et de sa postérité ; mais Dieu s'était réservé de n'en révéler que successivement les détails. En elle était comme condensée toute l'économie de la rédemption ; nous la verrons se dérouler peu à peu dans la suite de l'histoire des patriarches et du peuple de Dieu. L'assurance que reçut Abram, après son entrée dans la terre de Chanaan, que ses enfants la posséderaient un jour, Gen.,

(1) N°s 595, 2° ; 745, note. — Sur Melchisédech, on peut voir S. Jérôme, *Ep. LXXIII ad Evangelum*, t. XXII, col. 678-681 ; S. Éphiph., *De Hæres.*, LV, t. XLI, col. 971-987 ; S. Aug., *Quæst. in Gen.*, 72, t. XXXIV, col. 567 ; *De Hæres.*, 34, t. XLII, col. 31 ; S. J. Chrys., *De Melchisedecho*, t. LVI, col. 257-262 ; S. Cyril. Alex., *Glaph. in Gen.*, l. II, n° 7-11, t. LXIX, col. 98-110 ; Théodoret, *Hæret. fab. Compendium*, t. LXXXIII, col. 391-394.



XII, 7, n'était que l'explication des paroles : *Veni in terram quam monstrabo tibi*, Gen., XII, 1. Nous apprendrons maintenant, comme par degrés, qui sera l'héritier des promesses.

Après le départ de Loth, Dieu renouvelle à son serviteur l'assurance que sa postérité sera nombreuse et possédera le pays de Chanaan, mais il ne rappelle pas la bénédiction même, parce que les circonstances réclamaient seulement la réitération des promesses temporelles, après l'abandon généreux qu'Abram venait de faire à son neveu de la plus riche partie de la Palestine. Bientôt cependant Dieu éclairera et développera sa parole. Il lui fait connaître d'abord que la postérité qui lui a été annoncée sortira de lui et non de son neveu ou de son serviteur Éliézer, Gen., xv, 4. Il lui demande par là un grand acte de foi, plus grand que lors de la première révélation, car il est avancé en âge et Saraï est stérile, Gen., xv, 2, 3, mais *credidit Abram Deo et reputatum est illi ad justitiam*, Gen., xv, 6. Pour le récompenser de sa foi, Dieu lui apparut après un sacrifice, lui annonça le séjour de sa race en Égypte et son retour, quand les Amorrhéens auraient mis le comble à leurs iniquités. Il fit alliance avec son serviteur, en lui demandant seulement la foi à ses promesses. Le résultat de cette révélation fut le mariage d'Abram avec Agar, l'esclave égyptienne de Saraï, et la naissance d'Ismaël.

### § III. — DEPUIS LA NAISSANCE D'ISMAËL JUSQU'À SON EXPULSION.

351. — Nouveaux développements de la promesse divine ;  
la circoncision. Gen., XVII.

Pendant les quatorze ans qui suivirent la naissance d'Ismaël, l'écrivain sacré ne nous apprend rien d'Abram. Au bout de ce temps, lorsque le patriarche eut atteint sa quarante-dix-neuvième année, la révélation atteignit, par rapport à lui, son complet développement, dans la promesse qui lui fut faite qu'il aurait un fils de Saraï, « ma princesse, » appelée désormais Sara, « la princesse. »

Dieu donna ensuite à Abram un signe sensible de l'alliance

qu'il contractait avec lui, ce fut la circoncision. Il développa et amplifia alors la promesse qu'il lui avait déjà faite. *Faciam te in gentem magnam*, lui avait-il dit, Gen., XII, 2. Il lui dit maintenant : *Eris pater multarum gentium, nec ultra vocabitur nomen tuum « Abram, » sed appellaberis « Abraham, » quia patrem multarum gentium constitui te, faciamque te crescere vehementissime et ponam te in gentibus, regesque ex te egredientur*. Enfin, il caractérise cette alliance en ajoutant que Jéhovah sera le Dieu d'Abraham et de sa postérité : *Ut sim Deus tuus et seminis tui post te... Eroque Deus eorum*. Ce fut après lui avoir fait ces magnifiques promesses, que Dieu annonça à Abraham la naissance d'Isaac. C'était trop pour le saint patriarche, il ne faisait plus qu'un souhait : *Utinam Ismael vivat coram te*. Le Seigneur exauça ce vœu, il accorda au fils d'Agar la bénédiction temporelle, mais il accorda, de plus, au fils qui devait naître de Sara la bénédiction spirituelle. Ce double élément de la promesse est distingué avec soin, Gen., XVII, 19-20. L'alliance dont la durée n'était pas fixée auparavant, Gen., xv, 18, devient maintenant « éternelle, » Gen., XVII, 19, et désormais les rapports du Maître et de son fidèle serviteur sont plus fréquents et plus familiers, comme nous le voyons par l'hospitalité qu'il donne à l'ange de Jéhovah et par la prière qu'il adresse à Dieu, Gen., XVIII. L'apparition dont il fut alors favorisé est très mystérieuse. *Tres vidit*, Gen., XVIII, 2 et 16, *et unum adoravit*, Gen., XVIII, 3, 15, 17, 20 (1). La puissance de la prière éclate d'une manière frappante dans la promesse que Dieu lui fait de pardonner à Sodome, s'il se trouve dix justes dans cette ville (2). Mais ils ne s'y trouvèrent pas.

(1) Cf. S. Aug., *Serm.*, VII, 7, t. XXXVIII, col. 66; *De Trin.*, XX, 20-22.

(2) Au sujet du dialogue qui eut lieu, en cette circonstance, entre Dieu et Abraham, Laharpe écrivait : « Il y a quelque chose en moi qui me crie si fortement que l'homme n'a pas trouvé cela, que, s'il était possible que ce sentiment me trompât, je ne craindrais pas d'être repris de mon erreur au jugement de Dieu. Cette suite d'interrogations serait hors de vraisemblance dans toute autre histoire, rien que d'un sujet à un roi, et un roi justement irrité. L'inaltérable patience du maître paraîtrait aussi peu convenable que les questions multipliées du